

# **LA GUERRE DE STALINE CONTRE LE JAPON**

**L'opération offensive stratégique  
de l'Armée rouge en  
Mandchourie, 1945**

## Chapitre 10 : En finir avec « la bête fasciste de l'Est »

*« La Russie a été comme un géant avec les narines pincées. »*

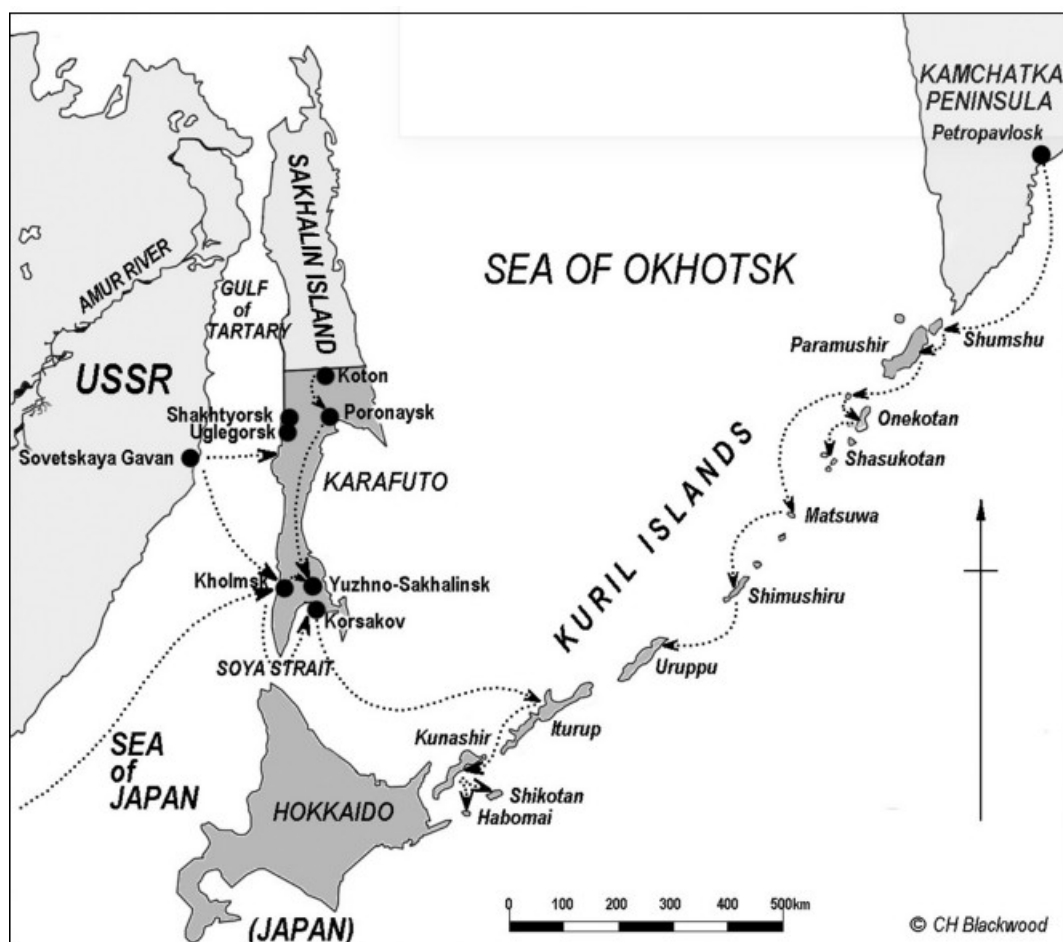
*« Nous allons dans la bataille pour en finir avec la bête fasciste de l'Est. »*

À la suite de l'enquête nocturne du lieutenant-colonel Karam Tavkhutdinov le 13 août (voir chapitre 7), les premiers éléments de l'assaut amphibie sur Shakhtyorsk (Toro), sur la côte ouest de Sakhaline, sont entrés en jeu à 05:00 heures le 16 août. Le débarquement dans son ensemble s'est déroulé sous le commandement général du capitaine A.I. Leonov, avec Tavkhutdinov à la tête des marines. et avait été prévu pour se dérouler en quatre étapes, la première étant un détachement de reconnaissance de 140 hommes. Transportés vers la cible par quatre patrouilleurs et leur escorte, le navire de garde Zarnitsa, ils ont débarqué sur un quai et un banc de sable adjacent et ont rapidement sécurisé la zone. La résistance était faible. Les seuls défenseurs dans les environs immédiats se rendirent rapidement et à 06h00, le port était considéré comme sûr. Ce succès a été transmis par radio à la deuxième vague qui attendait à Sovetskaya Gavan, à environ 120 km de distance de l'autre côté du golfe de Tartarie. Le 365e bataillon de Marines séparé embarqua sur quatorze torpilleurs. Pendant ce temps, le groupe de reconnaissance sécurise le village à environ 3 km à l'est du port, combattant en cours de route avec une unité japonaise de la compagnie équipée de six mitrailleuses lourdes. La résistance était forte mais des renforts étaient en route ; À 10h00, la deuxième vague a atterri en toute sécurité. Le village de Shakhtyorsk fut occupé à 12h00, les Japonais se retirant vers le nord-est.

La technique d'assaut en vagues ou échelons séparés (la troisième, comprenant le 2e bataillon de la 113e brigade de fusiliers, est arrivée à 19h00, tandis que la quatrième, transportant de l'artillerie et du matériel lourd, était prévue pour le 17 août), avec la lenteur de l'accumulation de forces qui en a résulté, faisait beaucoup écho à la méthodologie douteuse utilisée à Chongjin.

Cela dit, le débarquement a effectivement intégré les leçons apprises en Corée dans la mesure où il ne s'agissait que d'un mouvement préliminaire ; la cible ultime était en fait la ville portuaire beaucoup plus grande d'Uglegorsk (Esutoru), à environ 10 km au sud. Malgré, comme nous l'avons déjà dit, une reconnaissance aéroportée indiquant qu'Ouglegorsk n'était pas défendue en ce qui concerne une attaque maritime, il n'y avait pas de renseignements fiables sur les défenses et la force de l'ennemi là-bas. Cela reflétait l'expérience de Chongjin, où la calamité avait été évitée de justesse. Pour éviter que cela ne se reproduise, le vice-amiral Andreev et le commandement de la flottille du Pacifique Nord décidèrent de débarquer et de renforcer leurs forces en s'éloignant de leur objectif principal, puis de se déplacer par voie terrestre pour l'attaquer en conjonction avec des attaques maritimes. Chakhtyorsk semblait également sans protection, et même si ce n'était pas le cas, l'échelle de la défense était probablement petite par rapport à celle du port au sud. Par conséquent, ce serait une cible plus facile – et c'est ce qui s'est effectivement produit.

L'avancée soviétique vers le sud s'est heurtée à plusieurs petits villages le long de la route. Une autre leçon avait été tirée de la Corée : il y avait du personnel de liaison aérienne avec les forces d'invasion, de sorte que la composante aérienne considérable de la flottille du Pacifique Nord a été mise à contribution. Les deux canons de 102 mm du *Zarnitsa* étaient également en soutien.



Dans la matinée du 17 août, les forces de débarquement combinées s'approchaient et encerclaient Uglegorsk, bien que le brouillard éternel et les nuages bas qui affligent Sakhaline ont empêché tout soutien aérien. Néanmoins, Tavkhutdinov a ordonné un assaut sur deux fronts à 07h00, qui a rapidement fait irruption dans la zone urbaine, se transformant en une série de batailles de rue. Le soutien aérien a repris à 8 h 00 lorsque le temps s'est dégagé et qu'un « bombardement précis » des positions ennemies a été entrepris. Un troisième front de la bataille s'ouvrit entre 9 h 30 et 10 h 30 lorsque deux ou trois patrouilleurs débarquèrent une compagnie de mitrailleuses de quatre-vingt-dix hommes dans le port. N'étant pas familiers avec les dangers de la navigation, deux d'entre eux ont « plié leurs hélices » et ont dû être remorqués jusqu'à Sovetskaya Gavan pour y être réparés. Quoi qu'il en soit, la résistance japonaise dans la ville et le port a cessé peu après le débarquement de la compagnie de mitrailleuses. La capture de Chakhtyorsk et d'Ouglegorsk créa une « tête de pont importante » qui coupa efficacement les communications ennemies sur la côte ouest de Sakhaline, tout en fournissant à la flottille du Pacifique Nord une base navale pour les opérations futures.

Il a également fourni une base pour le développement d'une action offensive qui menacerait d'encercler les forces japonaises engagées dans la lutte acharnée et prolongée près du 50e parallèle. Là, les unités avancées du 56e corps de fusiliers du major-général Anatoli Diakonov, de la 16e armée, avaient continué à avancer les 11 et 12 août dans les fortifications de Koton juste au sud de la parallèle, bien que la progression ait été tortueuse. En effet, le 13 août, les opérations étaient presque à l'arrêt et il avait été reconnu qu'une nouvelle approche s'imposait. C'était la responsabilité du major-général Ivan Baturov, dont la 79e division de fusiliers dirigeait l'offensive.

Cependant, il n'y avait pas de moyen facile d'avancer et le débordement tactique, par opposition à celui de la variété opérationnelle englobée par les débarquements amphibies, était extrêmement problématique. Des groupes d'assaut ont été créés autour d'escouades d'infanterie, de génie de combat et de troupes d'artillerie avec des canons antichars de 45 mm, chacun soutenu par deux chars T-34. Pour soutenir ces unités, toute l'artillerie disponible a été concentrée sous un seul

commandement afin d'abattre des bombardements concentrés et coordonnés selon les besoins. L'infanterie avançait, éliminant les « kamikazes » et les « coucous » au fur et à mesure, tandis que les ingénieurs de combat détruisaient ou dégageaient les obstacles antichars et les champs de mines. Toutes les casemates et autres objets similaires rencontrés seraient traités par les chars, qui avanceraient pour les engager avec des tirs directs à travers leurs embrasures, ou par les artilleurs antichars. L'artillerie, qui se limitait en grande partie à se déployer le long de la route en raison du terrain marécageux de chaque côté de celle-ci, fournirait des tirs indirects si nécessaire.

Baturov avait l'intention d'attaquer le matin du 16 août, mais son plan fut perturbé par une contre-attaque de l'infanterie japonaise qui, bien que renforcée, échoua face à la puissance de feu soviétique. Après avoir repoussé la contre-attaque, la 79e division de fusiliers contre-attaque, lançant des assauts tout le long du front. Ces attaques frontales ont été complétées par des manœuvres de flanc nocturnes par lesquelles les unités d'infanterie, traînant et emportant leur équipement avec elles, pataugeaient dans les marécages dans de l'eau jusqu'à la taille. Leur apparition soudaine à l'arrière de leurs défenses prit les Japonais par surprise ; Ils pensaient qu'il était impossible de traverser un tel terrain, en particulier la nuit.

Les combats concernant les attaques frontales étaient à la fois déroutants – les Japonais utilisaient les fréquences radio soviétiques pour donner de faux ordres aux unités qui les attaquaient – et brutaux, surtout pour l'infanterie attaquante (et, sans doute, les défenseurs). Chaque fusilier soviétique transportait 500 à 600 cartouches, plus quatre grenades et deux obus de mortier, tandis qu'un mitrailleur soulevait 800 obus pesant environ 30 kg. Les unités qui étaient au front depuis le début de l'opération ont le plus souffert. Il était difficile d'acheminer des rations aux éléments avancés et ils avaient faim certains jours, devant chercher du « riz trophée » dans les positions japonaises envahies. Étant donné que le sommeil n'était possible que par à-coups sur le sol nu, toujours dans le froid et souvent sous une pluie battante, il n'est pas surprenant que certains aient craqué sous la tension :

*« Il y a eu des cas où certains soldats ont déliré, pleurant pour leur mère. L'un des mitrailleurs a dû être littéralement mené par les bras – il était au bord de la folie et a déliré tout le long, sanglotant et frissonnant au moindre bruit. »*

Aussi terribles que fussent les conditions, l'offensive produisit des résultats. Dans la soirée du 16 août, les groupes d'assaut avaient dégagé un « couloir » à travers les principales défenses, permettant aux forces de suivi de passer. Il y avait cependant encore de nombreuses positions actives sur les deux flancs, ainsi que de nombreux points d'appui devant nous. Ces deux facteurs empêchèrent toute avancée générale de la 79e division de fusiliers, ou même du 56e corps de fusiliers et de la 16e armée dans son ensemble. Les opérations visant à éradiquer les positions ennemies restantes se poursuivirent jusqu'à ce que le commandant japonais décide de chercher des conditions. La capitulation finale eut lieu le 19 août, entraînant avec elle quelque 3 000 prisonniers.

Après avoir percé les défenses principales, Baturov organisa un détachement avancé autour de la 214e brigade de chars renforcée sous le commandement du lieutenant-colonel Abdul Timirgaleev et l'envoya vers le sud vers l'objectif final de Yuzhno-Sakhalinsk (Toyohara). Compte tenu de la distance impliquée, environ 360 km, la flottille du Pacifique Nord organisa un nouvel assaut amphibie sur le port de Kholmsk (Maoka) afin d'accélérer la capture et l'occupation du sud de Sakhaline. Kholmsk était située presque à l'ouest de la capitale, et séparée de celle-ci par une chaîne de montagnes, mais le trajet routier depuis le port n'était que d'environ 100 km.

Reproduisant dans une certaine mesure la méthodologie précédente, l'attaque devait se dérouler en cinq vagues ou échelons. Ceux-ci débarqueraient les troupes du bataillon de marine et de l'infanterie combinés de la 113e brigade de fusiliers directement sur les quais du port sud de Kholmsk, il y en avait un second à environ un kilomètre au nord, et les soutiendraient par un bombardement navire-terre. L'ensemble de l'opération, comme prévu, a été couvert par un important soutien aérien. En fait, le formidable temps de Sakhaline a mis fin à l'aviation, car l'approche du matin du 20 août s'est faite dans un épais brouillard. Bien que cela ait préservé la sécurité, cela a causé une certaine confusion lorsque l'un des bateaux s'est séparé, est entré par erreur dans le port nord et s'est échoué. Malgré ce problème, le reste de la première vague s'est

amarré dans le bon port et a débarqué les troupes d'assaut à 7 h 30 sans incident.<sup>8</sup> Celles-ci se sont rapidement déployées et ont sécurisé la zone immédiate tandis que les navires offraient un soutien d'artillerie si nécessaire. En 40 minutes, la zone portuaire et plusieurs bâtiments adjacents ont été capturés. S'écartant de la pratique précédente, les deuxième et troisième vagues ont suivi rapidement, ce qui a assuré une accumulation rapide des forces sur le rivage.

À ce moment-là, le commandement de la flottille du Pacifique Nord avait décidé de démontrer une fois de plus son expertise nouvellement acquise en matière de guerre amphibie en débarquant à Korsakov (Otomari). Trois bataillons de marines, soit environ 1 600 officiers et soldats, y compris ceux qui se sont retirés de l'opération terrestre, quittèrent Kholmsk à bord d'un mouilleur de mines, de huit dragueurs de mines, de quatre patrouilleurs et de six torpilleurs à 5 h 30 le 23 août pour un voyage en mer de 250 km.

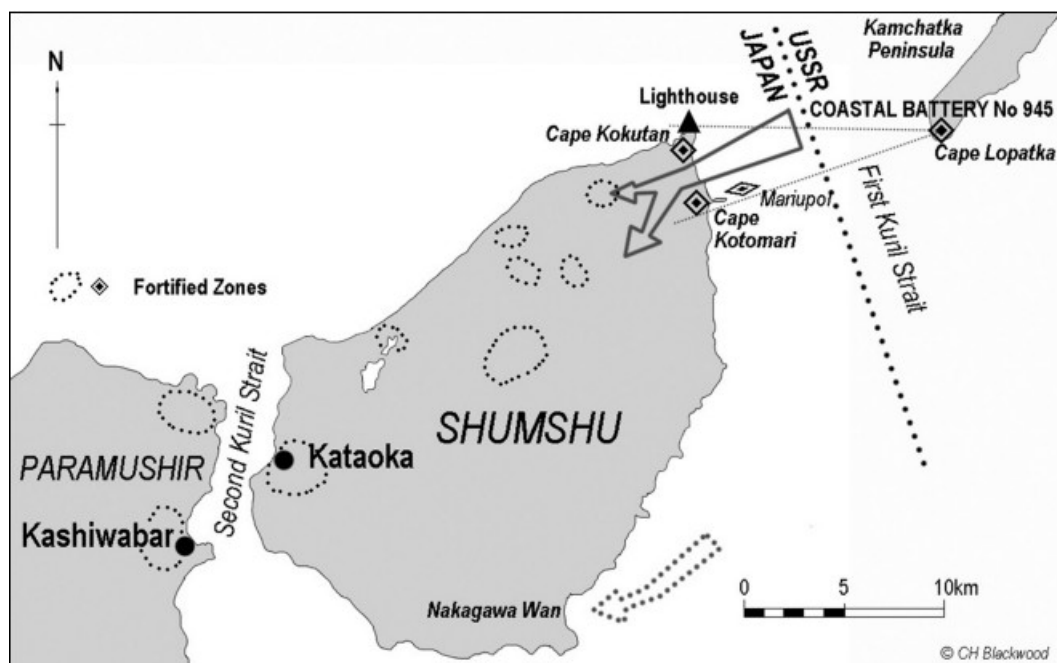
Le temps de Sakhaline intervint à nouveau avec une violente tempête et la flottille, après avoir lutté contre les éléments toute la journée et la nuit, fut forcée de se réfugier dans le port de Nevelsk (Honto), situé à environ 40 km au sud de son point de départ, le matin du 24 août. Les habitants, civils et militaires, se rendirent à l'apparition des navires. La tempête s'apaisa ce soir-là et à 20 heures, laissant une compagnie de marins en garnison, les navires quittèrent Nevelsk. Ils arrivèrent au large de Korsakov à 6h00 le 25 août et commencèrent à décharger les marines. Le moment était fortuit dans la mesure où il coïncidait avec l'arrivée d'éléments avancés de la 113e brigade de fusiliers dans la banlieue est de la ville. À 10 heures, Korsakov était occupée et sa garnison de 3 400 officiers et hommes s'était rendue. Peu de temps après, la 214e brigade de chars sous le commandement d'Abdul Timirgaleev arriva à Yuzhno-Sakhalinsk. À midi, ce que les Soviétiques appelaient la « libération du sud de Sakhaline des envahisseurs japonais » était achevé et pour quelque 18 000 officiers et soldats japonais, la guerre était terminée.

Cela ne s'appliquait toutefois pas aux forces soviétiques qui avaient débarqué à Kholmsk et Korsakov. Tandis que les marines étaient en voyage de la première à la seconde, et que la 135e brigade de fusiliers effectuait un voyage similaire par voie terrestre, des ordres pour une nouvelle mission avaient été rédigés sur les instructions de Staline lui-même, qui était devenu sérieusement perturbé. L'irritant était l'incapacité d'inclure les îles Kouriles dans les zones qui se rendraient aux forces soviétiques dans l'ordre général n° 1 du président Truman, tel que promulgué le 15 août, ce qui avait aggravé sa suspicion innée à l'égard des intentions américaines. À tel point que Vasilevsky reçut l'ordre d'organiser des débarquements sur les Kouriles de sorte que, comme pour Port-Arthur, l'occupation soviétique prenne une forme physique en termes de troupes sur le terrain. Malgré la rectification ultérieure de l'omission par Truman (voir chapitre 8), la méfiance persista, tout comme la directive concernant l'occupation des îles.

Là où Staline s'est retiré, cependant, c'est par rapport à Hokkaido. L'ordre donné à Vasilevsky, mentionné ci-dessus, l'avait chargé de préparer une opération « pour occuper la moitié nord d'Hokkaido, de Kushiro à Rumoi, et la partie sud des îles Kouriles », qu'il transmit à son tour à Meretskov pour mise en œuvre. Le rejet quelque peu péremptoire de Truman de sa demande d'une partie d'Hokkaido agaça sans aucun doute le dictateur soviétique ; il écrivit au président en s'exclamant que « mes collègues et moi ne nous attendions pas à une telle réponse ». Ce qu'il n'a pas fait, cependant, c'est poursuivre l'affaire au sens épistolaire (et donc diplomatique/politique) ou militaire.

Bien que les chercheurs aient débattu de la raison d'être de la « retraite » de Staline, considérée dans le contexte de son objectif géostratégique déclaré de sécuriser les lignes de communication maritimes de l'Union soviétique vis-à-vis du Pacifique, cela devient compréhensible. Churchill avait un jour fait référence aux difficultés de l'Union soviétique à cet égard, bien qu'ailleurs, comme équivalant à celles d'un « géant aux narines pincées ». Comme un coup d'œil sur la carte le démontrera, la possession des Kouriles contribuerait grandement à ce qu'elles soient « dépinçées » en Extrême-Orient, et leur acquisition était donc cruciale. Il en allait de même pour l'occupation du sud de Sakhaline ; l'Union soviétique contrôlerait alors le côté nord du détroit de La Pérouse (ou Soya), reliant la mer du Japon à l'ouest à la mer d'Okhotsk à l'est. L'autre rive du détroit, de seulement 43 km de distance au point le plus étroit, était formée par la

côte nord d'Hokkaido, dont la possession aurait indéniablement renforcé la sécurité des communications et était donc éminemment souhaitable. Mais le prix à payer pour toute action unilatérale à cet égard impliquerait une rupture massive et publique avec les Américains, dont les conséquences ne pourraient pas être facilement calculées. Étant donné que la revendication de Staline sur les Kouriles était entièrement basée sur l'accord conclu à Yalta, que Truman a honoré, alors sa décision de ne pas briser complètement les relations avec les États-Unis peut être située dans le domaine de l'intérêt stratégique personnel.



Concrétisant cet accord, la flottille qui avait quitté Korsakov est arrivée au large de la côte ouest de l'île d'Iturup (Etorofu) à 3 h 15 le 28 août. Le débarquement, qui s'est déroulé à l'aide de petites embarcations, s'est déroulé sans opposition et n'a été accueilli que par des officiers japonais qui ont indiqué qu'ils souhaitaient se rendre à la garnison de quelque 13 500 hommes. En fait, l'occupation des îles Kouriles méridionales, qui comprennent Iturup, Kunashir (Kunashiri), Shikotan et les îlots du groupe Habomai, s'est déroulée pacifiquement, bien que lentement, les îlots Habomai n'ayant été repris que le 5 septembre. C'était un contraste frappant avec ce qui s'était passé en ce qui concerne l'attaque des îles du nord, ou plutôt de l'une d'entre elles en particulier : Shumshu.

Chouchou est l'île la plus septentrionale de la chaîne des Kouriles, séparée du cap Lopatka, la pointe la plus méridionale de la péninsule du Kamtchatka, par le détroit des Kouriles de 11 km de large. D'une superficie de seulement 388 km<sup>2</sup> et de forme ovale (20 km sur 13 km), la proximité de Chouchou avec le territoire soviétique lui permettait, comme son proche voisin du sud de l'autre côté de l'étrémité du détroit des Kouriles, le beaucoup plus grand (2 053 kilomètres carrés) Paramushir, d'être fortement défendu. La garnison de presse sur Shumshu était d'environ 8 500 hommes, tandis que celle de la plus grande île comptait environ 14 500.<sup>17</sup> Étant donné que le détroit entre les deux îles n'a qu'environ 2,5 km de large à son point le plus étroit, alors ces garnisons se soutenaient mutuellement. Comme le dit Slavinsky : « Chouchou et Paramouchir, avec leurs bases navales situées en face l'une de l'autre des deux côtés du détroit de la deuxième Kourile... étaient, en substance, un seul poste clé [...] Cependant, la prise de la première prédéterminait le succès de la capture des îles suivantes.

Il y avait un certain nombre d'aérodromes sur les îles, mais très peu d'avions ; ceux-ci avaient été retirés plus tôt vers les îles principales japonaises en préparation de la « bataille finale » attendue avec les Américains.<sup>19</sup> Ce que les Japonais avaient sur Shumshu, cependant, était une

force de chars sous la forme du 11e régiment de chars commandé par le colonel Sueo Ikeda. Il s'agissait de trente-neuf chars moyens, dix-neuf Type-97 Chi-Ha et vingt Type-97 *ShinHoTo Chi-Ha* (Type-97 amélioré), et vingt-cinq chars légers Type-95 *Ha-Go*.

Shumshu et Paramushir avaient été équipés d'ouvrages défensifs permanents le long de la côte et à l'intérieur des terres. Sur Chouchou, ceux-ci comprenaient trente-quatre bunkers et vingt-quatre casemates à l'intérieur de plusieurs puissants points d'appui qui comportaient environ 100 canons de différents calibres allant jusqu'à 100 mm. Il y avait environ 300 points de tir préparés pour les mitrailleuses lourdes et légères.

La majeure partie de la côte de Shumshu est bordée de falaises, de sorte que les défenses les plus solides étaient évidemment concentrées sur les zones jugées vulnérables aux assauts amphibies. En effet, une batterie avait été installée dans l'épave du pétrolier soviétique *Marioupol*, qui s'était échoué sur la plage entre le cap Kokutan et le cap Kotomari au nord-est de l'île en 1943. Bien que l'île soit assez plate, elle possède plusieurs collines, dont les flancs sont presque dépourvus d'arbres, et sur ces hauteurs se trouvaient d'autres points fortifiés. Cette petite île disposait de 120 km de routes, ce qui signifie que la communication terrestre entre différents points était relativement facile ; De plus, la garnison avait construit de nombreuses installations factices pour tromper les efforts de reconnaissance.

Dans l'ensemble, Shumshu n'était pas une cible facile en ce qui concerne la guerre amphibie, qui était en tout cas caractérisée par le commandant en chef de son principal pratiquant, comme étant « la plus difficile de toutes les opérations de la guerre moderne ». En effet, la doctrine américaine contemporaine prescrivait, entre autres, la préparation préliminaire de la cible par des tirs aériens et navals suivis de bombardements aériens et de tirs navals en soutien rapproché à tout débarquement. Ces bombardements, aérien et naval, pourraient en pratique prendre des proportions colossales. Par exemple, avant le débarquement sur Iwo Jima le 19 février 1945, l'US Navy déploya la Task Force 54 pour fournir un appui-feu. Basée autour de six cuirassés et quatre croiseurs lourds, déployant des batteries principales totalisant soixante-six canons de calibre 305 mm à 356 mm et trente-huit de calibre 203 mm, cette force a bombardé l'île, qui n'avait une superficie que de 21 km<sup>2</sup>, pendant trois jours en conjonction avec des attaques aériennes massives. En fait, même cela avait été jugé, et finalement prouvé, insuffisant pour détruire les défenses. La flotte soviétique du Pacifique n'avait rien de comparable à la Task Force 54. Ses plus grands navires étaient les croiseurs *Kaganovich* et *Kalinine*, chacun avec des batteries principales de neuf canons de 180 mm, mais aucun d'eux n'était opérationnel en 1945. Les plus grands navires suivants étaient des destroyers. Comme nous l'avons déjà vu, la flotte n'avait pas non plus d'expérience des techniques de guerre amphibie autre que celle acquise lors des opérations déjà décrites.

Même cela a été pratiquement écarté en ce qui concerne l'attaque de Shumshu ; La charge de l'opération a été confiée au commandant de la région défensive du Kamtchatka, le général de division Alexeï Gnechko, dont le quartier général est situé à Petropavlovsk Kamchatsky. Ses ordres, transmis de Moscou à Vasilevsky, puis via Purkayev et Yumashev, lui ordonnèrent de prendre possession des îles de Shumshu et Paramushir, puis d'Onkotan. Le commandant de la base navale de Petropavlovsk, le capitaine Dmitri Ponomarev, devait choisir les points de débarquement sur les îles, tandis que le commandant de la force de débarquement était nommé le général de division Porfiry Dyakov. Le commandement de cette dernière, la 101e division de fusiliers (moins l'un de ses trois régiments), ainsi qu'un bataillon de marines, devaient constituer la force d'assaut amphibie. L'ordre fut envoyé à 7 h 40 le 15 août et le plan de Gnechko détaillant comment il comptait le mettre en œuvre était attendu au QG du deuxième front d'Extrême-Orient à 16 h le même jour.

C'était beaucoup demander. Les trois principaux commandants étaient tous des « orientaux » et n'avaient aucune expérience récente du combat en général, et de la guerre amphibie en particulier. Ni aucune des forces sous leur commandement ; Jusqu'à présent, ils n'avaient été engagés que dans des tâches de défense côtière. De plus, il n'y avait pas suffisamment de navires disponibles dans la région pour transporter et soutenir efficacement une force de près de 3 000 officiers et hommes (et leur équipement, 205 pièces d'artillerie et mortiers) sur environ 270 km par

voie maritime, puis les débarquer sur une côte hostile. De plus, Gnechko devait élaborer et soumettre un plan pour atteindre les objectifs de la mission en quelques heures seulement.

Il y avait cependant deux facteurs positifs du côté positif de l'équation, le premier étant la supériorité aérienne soviétique incarnée par la 128e division d'aviation mixte et un régiment d'aviation navale (soixante-dix-huit avions au total). Équipé de chasseurs Bell P-63 Kingcobra et d'avions d'attaque et de bombardement moyens Douglas A-20 Havoc et North American B-25 Mitchell (fournis par les États-Unis dans le cadre du prêt-bail), Ceux-ci offraient un soutien puissant. Six hydravions Beriev MBR-2 étaient également inclus. Déployer avec succès ce soutien était une autre affaire : « Il y avait des conditions climatiques très particulières en Extrême-Orient et à Sakhaline ; presque chaque aérodrome avait son propre microclimat spécial. Dans la zone côtière, de fréquentes explosions d'air marin humide, formant un rideau de brouillard épais, ont causé beaucoup de problèmes.

Le deuxième facteur était la possibilité, exprimée dans l'ordre de Pourkaïev, que la force d'invasion ne ferait qu'exploiter une situation déjà favorable : la capitulation du Japon. Si c'était le cas, alors il n'aurait pas à se battre, ce qui signifierait que la manière chaotique dont il a été assemblé et expédié n'était pas pertinente. Pour citer Slavinsky : « le commandement soviétique espérait que les îles Kouriles du nord seraient occupées par les troupes de la région défensive du Kamtchatka avec peu d'opposition de la part de l'ennemi, qui était censé être déprimé et démoralisé par la décision du gouvernement japonais de se rendre [annoncée le 15 août] ».

Gnechko avait été contraint de demander un délai de 24 heures, ce qui lui a été accordé, et la flottille d'invasion, soixante-quatre navires au total, a quitté Petropavlovsk-Kamchatsky vers 05h00 le 17 août. À peu près tout ce qui était à portée de main et capable de prendre la mer semble avoir été inclus dans la force opérationnelle. Il comprenait deux navires de patrouille frontalière NKVD, quatre dragueurs de mines, un mouilleur de mines, un sous-marin, dix-sept navires marchands et seize grandes péniches de débarquement d'infanterie, qui avaient été transférés à la flotte soviétique sous les auspices de l'opération Hula (voir chapitre 1). La force opérationnelle était divisée en quatre groupes : le transport et le débarquement, l'escorte, le dragage de mines<sup>35</sup> et l'appui-feu.<sup>36</sup> Il n'y avait que trois navires dans ce dernier groupe, les navires du NKVD *Kirov* et *Dzerzhinsky* et le mouilleur de mines *Okhotsk*, qui ne pouvaient déployer ensemble que six canons de 102 mm (les navires de patrouille), plus trois canons de 130 mm et deux canons de 76,2 mm (*Okhotsk*).

Cette rareté de puissance de feu a été en grande partie responsable du choix de la zone de débarquement : la plage où se trouvait le *Marioupol* entre le cap Kokutan et le cap Kotomari. Celle-ci passa sous les canons de la batterie côtière n° 945 au cap Lopatka, directement de l'autre côté du détroit des Kouriles. Construite en 1943, cette installation disposait de quatre canons de 130 mm dans des tourelles blindées individuelles qui étaient facilement capables de tirer à travers le détroit en soutien direct. La force de débarquement était elle-même divisée en quatre sections à livrer séparément : un détachement avancé, les premier et deuxième échelons de la force principale, et un groupe qui mènerait une attaque de diversion à Nakagawa Wan, la seule baie sur la partie sud-est de l'île et proche de la base de Kataoka. Il y avait de la souplesse dans le plan dans la mesure où l'endroit où le deuxième échelon serait débarqué, et le moment, dépendaient du succès ou non des forces qui le précédaient. Il était également vrai que les renseignements sur les défenses japonaises étaient médiocres.

La nature hétérogène de l'expédition signifiait un voyage lent, car certains des navires marchands ne pouvaient faire que 5 ou 6 nœuds, et un silence radio strict était imposé tout au long de la course. La communication par sémaphore est devenue problématique lorsqu'à 23h35 un épais brouillard s'est abattu. Par la suite, les navires étaient dirigés par le dragueur de mines T-525 équipé d'un radar, qui allumait ses lumières de poupe pour fournir un repère pour que le reste suive. L'attaque de diversion a été annulée en raison du brouillard, le risque de se heurter à des rochers étant considéré comme trop grand.

Le brouillard fonctionnait dans les deux sens. Bien qu'il ait permis à la flottille d'invasion de passer inaperçue, il a également exclu la possibilité d'un soutien aérien. Quoiqu'il en soit, les premières péniches de débarquement se sont approchées de la plage à 4 h 22 le 18 août, toujours



cachées dans l'obscurité, mais ont été forcées de s'arrêter à environ 100 à 150 m du rivage dans des eaux allant jusqu'à 2 m de profondeur ; Ils avaient été surchargés, ce qui les empêchait de se rapprocher. Les troupes du détachement avancé durent alors patauger, lourdement chargées, vers la terre ferme. Cela a continué sans être dérangé jusqu'à ce que le personnel de l'une des péniches de débarquement ouvre le feu ; Ceci, se propageant aux autres navires, alerta les défenseurs, qui répondirent par des tirs de mitrailleuse de « promiscuité ».

Néanmoins, à 5 heures, et n'ayant subi que des pertes « insignifiantes », le détachement avancé était à terre et sa force principale, sous le commandement du major Piotr Choutov, se déplaçait de la plage vers l'intérieur de l'île. Deux groupes de marines se déplacèrent à gauche et à droite pour faire face aux positions ennemies sur les caps flanquant le terrain d'atterrissage. Ils ont réussi à détruire plusieurs points de tir, mais ils étaient trop peu nombreux pour surmonter les nids de résistance plus forts protégeant les positions de canon. Une série de collines à l'intérieur des terres constituait l'objectif initial de l'avance.

L'appui rapproché de l'artillerie avait été rendu pratiquement impossible ; La nécessité de patauger à terre dans l'eau profonde avait fait en sorte que les postes radio avaient été bien trempés et maintenant, à l'exception d'une seule unité sur les vingt-deux ramenées à terre, ils ne fonctionnaient pas. Les tirs directs des trois navires de soutien, ainsi que les tirs de la batterie n° 945 au cap Lopatka, étaient dirigés vers les positions ennemies visibles, y compris le phare du cap Kokutan qui a pris feu, fournissant « un bon guide dans le brouillard pour les navires approchant avec le premier échelon ». Les canons montés sur le *Marioupol* étaient également relativement faciles à faire taire. mais les bunkers contenant la majorité de l'artillerie japonaise étaient effectivement invisibles et continuaient à tirer sans entrave.

À 5 h 30, le feu a été dirigé vers la prochaine vague de péniches de débarquement, qui étaient remplies d'hommes et de fournitures. Cinq d'entre eux ont été touchés directement, dont deux ont pris feu, provoquant immédiatement l'explosion de leurs cargaisons de munitions. Certains de ceux qui ne brûlaient pas ont été rendus immobiles et donc des cibles encore plus faciles. Les troupes évacuèrent dans la mer, et les plus chanceux se précipitèrent vers les deux barges qui avaient accompagné l'expédition. Par tous les moyens disponibles, ils se sont dirigés vers la plage. À 9h00, tous ceux qui allaient le faire l'avaient fait, mais ils n'étaient armés que de leurs armes personnelles. La coordination s'est rompue et le commandant du premier échelon, le colonel K.D. Merkuryev, s'est retrouvé coincé à bord d'un navire endommagé et n'a pas pu atterrir, de sorte que les officiers subalternes à terre ont rallié leurs troupes et ont suivi le détachement avancé. Cela a laissé intactes les installations ennemies de chaque côté de la plage, laissant la tête de pont vulnérable ; Juste au moment où les derniers du premier échelon nettoyaient la plage, les navires transportant le second arrivèrent.

L'avancée initiale à l'intérieur des terres à partir de la tête de pont, laissant intactes les batteries ennemies sur les flancs, a été critiquée plus tard comme « une erreur tactique » commise par le détachement avancé et, implicitement, par son commandant, le major Shutov. Ce jugement est certainement erroné. Il semble improbable que Shutov ait été au courant de la campagne d'Anzio de janvier 1944, bien qu'il soit possible qu'il en ait au moins entendu parler. À cette occasion, une importante force alliée a été débarquée sur les plages dans un effort qui devait aboutir à la capture de Rome. Après avoir réussi à créer une surprise tactique, le commandant allié, le major-général John P. Lucas, choisit alors de consolider et de renforcer ses forces dans la tête de pont avant d'avancer à l'intérieur des terres contre une opposition minimale. Il a ainsi donné du temps à l'ennemi, qui en a pleinement profité de sorte que, lorsque l'avance a commencé, il y avait suffisamment de forces hostiles pour freiner l'effort. Comme Churchill, qui était l'un des principaux partisans de l'opération, l'a dit : « C'est un principe fondamental de pousser et de se joindre à l'ennemi... J'espérais que nous étions en train de jeter un chat sauvage sur le rivage, mais tout ce que nous avons eu, c'était une baleine échouée ». Bien qu'Anzio ait été à une échelle totalement différente de l'attaque de Shumshu, les leçons étaient néanmoins claires et Shutov, consciemment ou non, les a appliquées. Il s'ensuivit que les inévitables contre-attaques ennemies furent accueillies par un « chat sauvage » à environ 4 à 5 km devant lui, plutôt que par une « baleine » échouée sur une

tête de pont peu profonde et désorganisée s'étendant à seulement quelques centaines de mètres à l'intérieur des terres.

Quoi qu'il en soit, l'artillerie japonaise au cap Kokutan et au cap Kotomari a joué un rôle d'enfer avec le deuxième échelon : un patrouilleur et quatre péniches de débarquement ont été perdus, tandis que huit autres ont été gravement endommagés. Pour la deuxième fois ce matin-là, les troupes soviétiques ont été contraintes d'improviser les moyens de se rendre sur la terre ferme, mais à cette occasion, le commandant de l'échelon, Le colonel P.A. Artyushen et son QG ont également réussi à débarquer (à partir d'un torpilleur). Il a fallu jusqu'à 13h00 pour que le deuxième échelon soit débarqué, date à laquelle ses unités avancées avaient rejoint les forces qui avançaient sur les hauteurs au sud-ouest. Artiouchen avait alors pris le commandement de toutes les forces à terre, qui étaient maintenant nombreuses mais encore dépourvues d'armes lourdes ; Seuls quatre canons antichars de 45 mm avaient été débarqués.

Sans surprise, les Japonais contre-attaquèrent dès que possible, les unités avancées sous les ordres de Shutov faisant les frais. Dans un renversement des situations de combat précédemment rencontrées tout au long de la guerre avec le Japon, l'infanterie soviétique fait maintenant face à plusieurs attaques de chars japonais. L'un d'eux était dirigé en personne par le commandant du 11e régiment de chars, le colonel Sueo Ikeda, agitant une épée de samouraï et un drapeau japonais depuis la tourelle, selon certains témoignages. Heureusement pour les Soviétiques, il s'agissait de machines faibles, certainement en comparaison avec le T-34, et bien qu'elles aient certainement été capables de causer des problèmes à l'infanterie non soutenue, ils ont prouvé être vulnérables aux fusils antichars Degtyarev PTRD-41 et aux grenades antichars RPG-43. Les attaques menées par les chars ont été repoussées, le colonel Sueo périssant dans le processus, et bien qu'ils aient été quelque peu repoussés, les Soviétiques ont résisté. Pour héroïsme dans cette situation de combat difficile, au cours de laquelle il a été blessé trois fois, Shutov a reçu le titre de héros de l'Union soviétique avec l'Ordre de Lénine et la médaille de l'étoile d'or.

Le temps s'est suffisamment dégagé en fin de matinée pour permettre aux frappes aériennes soviétiques, par groupes de huit à seize avions, d'avoir lieu dans l'après-midi. Celles-ci étaient principalement dirigées contre les bases navales de Kataoka et de Kashiwabara, empêchant le transfert de renforts japonais de Paramushir. Le temps restait cependant suffisamment nuageux pour empêcher tout soutien rapproché sur le champ de bataille. Là-bas, la situation, comme l'ont dit Zakharov et al., « restait tendue ». L'amincissement du brouillard a également permis à sept avions japonais d'apparaître à 10h30, et ceux-ci ont tenté de frapper les navires rassemblés au large de la plage de débarquement. Leurs premiers efforts visaient le Kirov mais n'ont pas abouti et ils ont été repoussés par des tirs antiaériens. Une deuxième tentative à 12h00 a été consacrée à une attaque contre le dragueur de mines T-525. Cela a également échoué, deux des assaillants étant abattus par des tirs.

À la tombée de la nuit du 18 août, il était clair que le débarquement soviétique avait réussi dans la mesure où il n'allait pas être jeté à la mer. La force d'invasion occupait maintenant une tête de pont d'environ 4 km de large sur environ 5 km de profondeur, et était capable de la défendre contre tout ce que les Japonais pouvaient immédiatement rassembler, même si la majorité de l'artillerie était toujours bloquée au large. Au moins une partie de cette somme serait transportée à terre pendant la nuit, et Gnechko à Petropavlovsk-Kamchatsky ordonna qu'une quantité suffisante soit débarquée pour reprendre l'offensive, et que l'île soit occupée à la fin du 19 août. Il a également envoyé un certain nombre de barges automotrices et de kungas (bateaux à faible tirant d'eau utilisés pour la pêche ou le transport) pour aider au déchargement, bien qu'ils n'aient pu arriver que le lendemain matin. Afin d'éliminer d'autres attaques d'artillerie sur les navires, les points d'appui japonais sur le cap Kokutan et le cap Kotomari ont été attaqués et détruits pendant les heures d'obscurité par des groupes d'assaut formés à cet effet.

Le nouvel assaut du matin du 19 août fut annulé lorsque des officiers japonais s'approchèrent des unités soviétiques sous des drapeaux de trêve. Simultanément, des émissions de radio ont été faites indiquant que les forces armées japonaises se rendaient sans condition à partir de 16h00 ce jour-là et une note écrite confirmant la fin des opérations militaires a été remise au

commandant soviétique. Des négociations entre les représentants des deux parties s'ensuivirent et, à 18h00, les officiers japonais rendirent officiellement les garnisons de Shumshu, Paramushir et Onkotan. La bataille de Shumshu, la dernière bataille de la Seconde Guerre mondiale, semblait être terminée. Il y avait cependant un post-scriptum.

Des dispositions ont été prises pour que la 128e division d'aviation mixte transfère des avions vers l'aérodrome près de Kataoka et en prenne le contrôle, tandis que les forces navales y occuperaient la base. À 1 h 30 le 20 août, des ordres furent donnés pour que six navires, dirigés par le *Kirov*, le *Dzerjinski* et l'*Okhotsk*, se rendent à Kataoka et embarquent des troupes pour les transférer à Paramushir et Onkotan. Ceux-ci sont partis à 06h00 pour rencontrer un pilote japonais qui les guiderait à travers l'étroit détroit de la deuxième Kourile jusqu'à la base. Lorsqu'il ne s'est pas présenté au rendez-vous, la flottille s'est déplacée à 8h00 dans le détroit sans pilote et s'est dirigée vers sa destination. Dix minutes plus tard, des batteries des deux côtés de l'étroite voie navigable ouvrent un feu nourri sur les navires soviétiques. Ils ont réagi de la même manière, mais ont été forcés de poser un écran de fumée et de se retirer sous sa couverture ; le *Kirov* et l'*Okhotsk* ont tout deux été touchés et endommagés, ce dernier ayant subi deux morts et treize blessés, mais elles sont restées sous contrôle. Une batterie ennemie a été détruite par les canons de 130 mm du mouilleur de mines, mais l'attaque japonaise s'est encore intensifiée lorsqu'un avion est apparu et a lancé une torpille. *Okhotsk* échappa à cette attaque et les six navires retournèrent dans le détroit des Kouriles, où ils arrivèrent à 11 h 15.

Cette violation de l'accord de reddition provoqua une réaction : les forces terrestres lancèrent une offensive à 13h00, en conjonction avec des frappes aériennes. Les bases de Kataoka et de Kashiwabara furent touchées par soixante et un avions qui larguèrent plus de 200 bombes, et les troupes avancèrent de 5 à 6 km avant que le commandant japonais, le lieutenant-général Tsutsumi Fusaki, n'intervienne pour assurer aux Soviétiques que les Japonais déposeraient en fait les armes. Cependant, la réticence à le faire a continué jusqu'à ce qu'à 19h00 le 21 août, Tsutsumi reçoive un ultimatum lui demandant d'ordonner immédiatement une reddition inconditionnelle. Sa réponse 3 heures plus tard le confirma et à 14h00 le 22 août, les forces japonaises commencèrent à déposer leurs armes.

À tout le moins, les opérations visant à capturer Shumshu fournissent une étude de cas sur la façon de ne pas mener de guerre amphibie. Sans surprise, les pertes soviétiques ont dépassé celles de leur ennemi : 1 567 morts et blessés, contre 1 018. Environ un tiers des pertes soviétiques ont péri (516), la majorité se produisant probablement pendant la phase de débarquement chaotique, bien que ce chiffre n'inclue pas ceux qui sont morts plus tard de leurs blessures, il pourrait être plus élevé. Le chiffre équivalent japonais était de 256.

Avec la chute de Shumshu, la bataille finale de la Seconde Guerre mondiale était enfin terminée. Le reste des Kouriles du nord a été occupé pacifiquement, et avec cela, la « bête fasciste de l'Est » a effectivement été abattue et les narines de la Russie « dépincées » en conséquence.